

Trois jours déjà. Que faire ? La maladie s'étendait, hors de contrôle, incompréhensible. Denis n'osait bouger, espérant naïvement ralentir la progression du problème. Terré chez lui, il ne dormait plus, épuisant son temps à réfléchir.

Pourquoi ?

Qu'était-ce ?

Comment stopper tout cela ?

Encore une fois, il remonta en pensée les heures précédentes, jusqu'à cette nuit où il s'était éveillé terrifié, comme au sortir d'un cauchemar. Peut-être qu'en repassant le film, il trouverait une cause et, mieux, une solution.

*Le noir absolu règne dans la pièce. À tâtons, Denis cherche la lampe de chevet, avant d'actionner l'interrupteur.*

*Rien ! Et le radioréveil ne fonctionne pas non plus. Une nouvelle panne de courant, contrariété fréquente dans la région*

À ce moment précis, il n'avait pas songé à autre chose.

*Il essaie de se rendormir, mais le sommeil se refuse. Quelque chose cloche. Quoi ? Il n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Mais il le sent. Plus les minutes s'écoulent, plus il étouffe dans son lit. Il ne tient plus, se lève. Sa chambre, il la connaît par cœur, il rejoint la porte en trois foulées, cogne au passage le carton déposé la veille et oublié, et grogne sous la douleur subite qui se propage depuis ses orteils jusque dans ses cuisses.*

Denis en était sûr, il n'omettait rien, ses souvenirs étaient parfaits. Mais ils ne lui apportaient aucun indice. Il se reconcentra et reprit le fil des événements.

*Après avoir sautillé un moment en jurant, Denis abaisse la poignée et ouvre vers le palier. Aussitôt, il ferme les yeux. La lumière du soleil par la fenêtre de la salle de bain en face l'aveugle. Il cligne des paupières quelques fois et ajuste sa vision. Mais il n'y a pas de doute, le jour est levé. Il tourne plusieurs fois la tête de gauche à droite, vers la chambre, puis vers les sanitaires. Quelle différence ! Bien sûr, les tentures sont tirées d'un côté, mais qu'il fait sombre dans sa chambre.*

Jusque-là, tout paraissait normal. Mais c'était là entre les deux pièces qu'il s'était posé les premières questions. Rien de plus qu'une vague inquiétude.

*Denis retourne dans sa chambre et tente de percer le noir. Celui-ci est si profond qu'il s'esquinte les yeux en vain. Il ressort et retrouve la lumière rassurante. Il n'a pas osé pénétrer plus avant pour ouvrir les rideaux. Il se secoue, se traite de poule mouillée, et se dirige vers les W.C. Par habitude, il actionne l'interrupteur, songeant au moment où il appuie que ça ne sert*

*à rien. Mais l'ampoule s'allume. En lui-même, il pense que tout est rentré dans l'ordre et qu'il pourra se faire son café.*

Denis ouvrit les yeux, inutile, mais instinctif, puis les referma. Il n'avait rien oublié de ces quelques minutes. Il aurait pu, bien sûr. Si le phénomène ne s'était pas reproduit.

Le jeune homme haussa les épaules. À quoi bon ressasser ? L'origine de ses problèmes se cachait entre le moment où il s'était couché et celui où il s'était réveillé. Donc, hors de sa portée.

Sauf que se replonger dans ce passé récent l'occupait. Il ne pouvait sortir, n'osait pas bouger. Que faire d'autre que remâcher les mêmes choses encore et encore. Il porta son regard vers la fenêtre, là où il savait la trouver, tenta de percer le noir une nouvelle fois. En vain.

Aveugle ! Il était aveugle. Ou presque. Ça revenait au même puisque le mal empirait.

Lorsqu'il était sorti pour ses courses hebdomadaires, il ne songeait plus à sa frayeur du matin. Ménage, lessive, télé avaient occupé l'esprit.

*Il avance d'un bon pas, pas vraiment pressé pourtant. Le sac de victuailles glanées à l'épicerie se balance au bout de son bras droit. La boulangerie est au coin de la rue, dernière étape avant de rentrer. Denis peste un peu en avisant la file devant le comptoir, mais tant pis. Il patiente en détaillant les pâtisseries : éclairs, choux à la crème, saint-honoré, tartelettes. Il salive et décide de se faire un petit plaisir. Plus que deux personnes avant lui. Soudain, il se sent oppressé, la tête lui tourne, des papillons dansent dans son champ de vision. Il abaisse et relève plusieurs fois les paupières, mais le noir s'installe autour de lui. Denis panique...*

Des coups sourds sortirent le jeune homme de sa rêverie. Il sursauta, surpris. Depuis ce jour-là, il n'avait vu personne, ne voulait voir personne. Il n'avait même pas relevé son courrier, pas plus répondu au téléphone.

Qui était-ce ?

— Monsieur Mirk ! Police ! Ouvrez !

La police ! Pourquoi ? Peut-être une amende impayée ou un problème de voisinage, mais Denis n'avait pas envie de le savoir. Il se sentait trop vulnérable pour recevoir quiconque, et encore moins les forces de l'ordre. Il se fit silencieux, se déplaça doucement vers sa chambre, tâtonna le long du mur qui masquait l'escalier vers le grenier et déclencha l'ouverture de la petite porte du débarras sous les marches. Le précédent propriétaire lui avait montré ce minuscule cagibi secret et Denis avait adoré, sans jamais s'en servir ensuite.

Il se glissa à l'intérieur détruisant les toiles d'araignées au passage, faisant fuir leurs occupantes. Il se passa la main sur le visage avec un frisson, sensation désagréable, mais

malgré les bestioles, il se sentait à l'abri. Assis, sans plus s'autoriser un mouvement, il attendit. Les flics partiraient bientôt, il devait juste patienter.

De nouveaux coups retentirent contre le battant, d'autres injonctions lui furent adressées. Puis le jeune homme entendit une clé dans la vieille serrure.

Un passe-partout ! Était-ce légal ?

Quelle importance que ce fut légal, il ne pouvait pas se montrer de toute façon. Aveugle, aussi vulnérable qu'un nouveau-né, il aurait beau tempêter sur ses droits bafoués, il ne ferait pas le poids.

Attendre, rien d'autre à tenter. Longtemps, il les entendit trifouiller dans son appartement. Que cherchaient-ils ? Et soudain, il comprit : ses hommes-là n'étaient pas flics. Juste des voleurs en quête d'un butin facile. Eh bien, ils en seraient pour leur frais. Denis ne possédait rien de valeur. Ses visiteurs ne tireraient même pas un euro de son portable ou sa télévision. Quant à son ordi, peu sûr qu'ils le dénichent. Et même si, quelle importance, à quoi pourrait encore servir tous ces gadgets ?

Puis, le silence se fit et Denis patienta encore, par précaution, au cas où. Les brigands pouvaient s'être planqués, à l'affût de son retour.

Les crampes eurent bientôt raison de sa volonté. Incapable de s'étirer pour détendre ses muscles, le jeune homme se résolut à s'extirper de son abri étriqué.

Progressant prudemment, Denis se dirigea vers le living. Son intérieur sans nul doute sens dessus dessous après ce cambriolage, il craignait de se cogner sur des obstacles imprévus, mais ni ses pieds, ni ses mains ne rencontrèrent autre chose que le vide, les meubles ou les murs.

Clignant des paupières plusieurs fois, Denis tenta de percer le noir du séjour. Dans cette pièce, la plus lumineuse de son domicile, il savait qu'il pourrait peut-être y voir. Un peu. Vers les fenêtres. Si les choses n'avaient pas empiré.

Et d'après ce qu'il put distinguer, rien n'avait bougé. Son bureau rangé comme à l'habitude, la bibliothèque à côté aussi. Certains objets avaient bien été déplacés, mais cela ne ressemblait pas à une fouille en règle pour dénicher des trésors cachés. Même son portable reposait toujours sur son chargeur.

Qu'étaient venus chercher ces hommes ?

Toujours tâtonnant, Denis retrouva son canapé et s'y écroula. Il se sentait soulagé, sans pour autant se départir d'une angoisse sourde.

Et s'ils revenaient ?

D'y avoir songé une fraction de seconde suffit à incruste l'idée dans ses pensées. Il tenta de chasser l'image des malfrats, mais elle revenait sans cesse. Il les imaginait déboulant chez lui sans un bruit. Il n'avait pas le temps de fuir, était attrapé, ligoté, torturé. Et il ne pouvait pas répondre à leurs questions. Il ne possédait rien. Que pouvait-il leur offrir pour qu'ils repartent, pour qu'ils le laissent tranquille ?

Nouvel aveugle, il développait pourtant déjà une acuité auditive accrue et sous l'influence de la peur, les petits bruits du quotidien raisonnaient comme autant de menaces.

Il devait s'enfuir, quitter l'immeuble.

Pour aller où ? Il s'en fichait. S'il restait, il allait mourir.

Malgré sa récente cécité, Denis y voyait encore suffisamment s'il regardait au loin, ça lui suffirait pour fuir. Il traîna ses pieds vers l'entrée, chipota pour trouver la poignée et sortit sans prendre la peine de fermer à clé derrière lui. À quoi bon puisque n'importe qui pouvait entrer avec un passe-partout.

Concentrant son regard droit devant, il tenta d'oublier le noir qui s'étendait autour de lui et se mit en route. Sa voiture devenue inutile, il prendrait le bus, le premier qu'il croiserait. Il y resterait jusqu'au terminus et aviserait à ce moment.

À l'arrêt, il s'assit et attendit. Il ne distinguait pas les gens autour de lui, mais il les entendait sans y faire attention.

Une main se posa sur son bras. Machinalement, le jeune homme tourna la tête, se traitant aussitôt d'idiot.

— Monsieur ?

Une voix enfantine, une petite fille peut-être. Il ne pouvait en être sûr. Ne pouvait-elle pas lui foutre la paix. Mais il se sentit obligé de répondre :

— Oui ?

— Vous êtes aveugle ?

Comment le savait-elle ? Il avait pourtant caché au maximum son handicap. Il préféra cesser la conversation, elle finirait par se lasser.

— Vous savez, moi aussi, je ne vois rien... Mais les autres, ils ont peur de nous... Vous devriez partir d'ici.

— C'est ce que je fais, dès que la ligne sera arrivée.

— Non, vous devez partir maintenant... Venez avec moi, je sais où vous pouvez aller.

Denis hésita. Pourquoi suivrait-il une gamine inconnue ? Vers où ? Mais ne sachant de toute façon pas ce qu'il voulait faire des heures à venir, l'idée le séduisit vite. Tant qu'il se barrait loin, la façon importait peu.

— Vous pouvez mettre votre main sur mon épaule si vous désirez. Moi, j'ai une canne blanche et j'ai l'habitude.

Avait-il besoin de la toucher pour l'accompagner ? Mais il ne la voyait pas, elle pouvait disparaître sans qu'il le remarque. Et il se rendit compte qu'il ne voulait pas perdre la seule personne qui pouvait le comprendre

Marchant à côté de sa nouvelle amie, il resta muet un moment. Tout semblait si irréel qu'il ne savait plus que penser. Mais le silence devint bien vite trop pesant.

— Tu m'emmènes où ?

— Hors du village... Chez moi.

— C'est un endroit comme un autre. Mais pourquoi tu fais ça ?

Denis sentit l'enfant réfléchir à sa réponse, comme si elle cherchait ses mots.

— J'en sais rien... Maman voudrait que je vous aide, je crois.

Le jeune homme haussa les épaules, la raison en valait une autre.

— Tu es aveugle depuis longtemps ?

— Depuis toujours... Du coup, pour moi c'est pas difficile comme pour vous... Je me débrouille mieux... Vous c'est arrivé quand ?

— Trois jours.

Le ton amer ramena le silence entre les deux, puis l'enfant reprit :

— On s'habitue vous savez. C'est juste... différent... Enfin, je pense. À l'école où j'ai été quelques temps, il y en avait des comme vous. Des récents je veux dire, ils ont appris à vivre comme ça... On n'est plus très loin maintenant. Faites attention, c'est un chemin de pierrailles, vous pouvez trébucher.

Regardant fixement au loin, Denis aperçut une vieille mesure. D'après ce qu'il pouvait en juger, elle paraissait en piteux état, mais elle disparut bientôt à sa vue à mesure qu'il s'en approchait.

— Maman n'est pas là, mais vous voulez manger ?

Manger ?

Denis n’y pensait pas, mais l’allusion lui rappela qu’il n’avait quasi rien avalé depuis sa sortie vers la boulangerie. Le début de ses problèmes. Maintenant qu’il y songeait, son estomac se serra. Pourtant, malgré les odeurs appétissantes flottant dans la pièce – de la soupe ? –, il préféra refuser.

— On va attendre maman alors. Tenez, installez-vous sur le fauteuil.

Elle l’avait poussé avec douceur et il n’eut plus qu’à s’asseoir. Petit à petit, il se détendit, la fatigue accumulée l’emporta et il s’assoupit.

*Il marche. Le jour éclate de lumière. Sans savoir pourquoi il la savoure comme un plat adoré et trop peu souvent mangé. La boulangerie est là. Il ne lui faut qu’une baguette, ça ira vite. Lorsqu’il entre, quelques personnes le saluent. Il ne les connaît pas toutes, mais il répond joyeusement à leur bonjour.*

*C’est son tour, la vendeuse lui sourit, Denis craque sur des canards à la crème fraîche, prend son porte-monnaie, compte les pièces.*

*Et tout s’assombrit. D’un coup, comme si une main malveillante avait tiré les volets et actionné l’interrupteur. Des cris s’élèvent, un vent de panique, qui emporte en même temps le jeune homme. Les clients tentent de s’échapper, se cognent les uns aux autres, tombent parfois. Denis reste tétanisé, sans pouvoir bouger.*

*Et le noir l’enveloppe, un manteau de ténèbres qui l’étouffent. Soudain, ses membres récupèrent leur mobilité, il fait un pas, puis un autre, tend les mains devant lui. La sortie ! Il doit trouver la sortie. Tout son esprit se tend vers elle. Elle se trouvait à gauche, il le sait. Mais tous ses repères se sont envolés. Il titube, trébuche sur une personne déjà au sol, une femme au cri de douleur qu’elle pousse, se traîne sur le carrelage sans plus parvenir à se situer. Il finit par se cogner à une vitre, se redresse et atteint une poignée.*

*L’air frais le frappe, il chancelle et s’éloigne. Le noir l’écrase toujours, mais loin devant, il aperçoit la lumière. C’est vers elle qu’il se dirige. Après quelques pas, il se retourne...*

Denis s’éveilla en sursaut, un bruit sourd venait de retentir, bois contre bois, une porte. Il ne voyait rien, la nuit était totale dans la mesure. Dans cet environnement inconnu, pris au piège, incapable de bouger, incapable de fuir, il ne put que s’enfoncer dans le canapé.

Comme si ça pouvait le sauver.

— Marjorie ! Qu’est-ce qui se passe ici ?

Une voix de femme, la mère de la gamine bien sûr. Mais ça ne rassura pas Denis. L’arrivante semblait inquiète, peut-être même affolée.

— J’ai juste invité un monsieur aveugle, comme moi. Mais lui, c’est tout nouveau, alors il ne sait pas comment faire... Je pouvais pas ?

— Non. Mais ce n'est pas grave. Viens avec moi dehors ma puce.

Que se passait-il ? Pourquoi cette femme avait-elle peur de lui ? Denis les entendait remuer, surtout l'enfant. La mère ne bougeait pas. Elle devait attendre près de l'entrée.

— Je ne suis pas dangereux.

Denis se sentit idiot, mais que dire d'autre ? L'inconnue hoqueta, ne lui répondit pas, s'adressant à sa fille :

— Dépêche-toi chérie !

— Mais maman, tu risques rien. Le monsieur ne voit plus, il sait même pas où tu es.

Denis se redressa. Il ne voulait pas rester s'il terrorisait cette femme. Il ne pouvait pas compter sur l'aide de Marjorie cette fois, mais s'il avançait prudemment, il devait pouvoir lui aussi sortir.

Tâtonnant, butant, trébuchant, il progressa dans la pièce. Il tendait l'oreille en quête des bruits de ses hôtes, situant ainsi l'entrée de la maisonnette.

À l'air libre, il s'autorisa à inspirer profondément. Il devait s'excuser avant de partir. Sans trop savoir où se trouvaient l'enfant et sa mère, il parla dans le vide, impression désagréable.

— Je vais partir. N'en voulez pas à votre fille, elle a voulu m'aider... Je suis désolé de vous avoir effrayée.

Face au silence, Denis soupira, puis fit un premier pas, avant de s'arrêter.

— Vous pouvez juste m'indiquer par où je dois aller pour retourner au village ?

— Mais vous ne savez pas ce qui se passe ?

Quoi encore ? Denis voulait partir, il n'aurait jamais dû venir. Il se retrouvait encore plus dans le pétrin que quelques heures auparavant.

— Vous êtes comme ça depuis quand ?... Je veux dire, votre cécité, ça a commencé comment ?

Le jeune homme n'avait aucune envie de se raconter, il ne comprenait pas lui-même ce qui lui arrivait. Mais il se sentait redevable. Et peu pressé de bouger.

— Je me suis réveillé il y a trois jours et tout était noir dans la chambre. J'en suis sorti et la lumière fonctionnait. J'ai cru à une panne de courant... Et puis ça s'est reproduit quand j'étais à la boulangerie. Tout est devenu noir autour de moi... C'était horrible.

À l'évocation de cet épisode, Denis serra les dents quelques secondes avant de poursuivre :

— Dehors, j'ai remarqué que ce noir n'atteignait pas toute ma vision, je pouvais voir au loin... En fait, c'était juste autour de moi... C'est pas très clair je suppose.

Il l'imagina pencher la tête sur le côté en guise de réponse. Parce que non, ça n'était pas clair du tout. Elle prit son temps avant de répondre, cherchant ses mots :

— Je reviens du village... Comment dire... Il se passe de drôles de choses là-bas. On m'a parlé de cette histoire à la boulangerie... Quand vous êtes sorti, je crois que vous avez remarqué autre chose, n'est-ce pas ?

Il opina et se rappelant que l'enfant ne pouvait le voir, articula un « oui » étouffé.

— Le noir n'était pas qu'autour de vous... Il était aussi resté dans la boulangerie.

Les larmes coulaient le long des joues de Denis. Il aurait voulu s'être bouché les oreilles. Oui, il le savait. Il ne voulait pas y penser, mais devant les faits, il ne pouvait plus faire comme s'il était juste atteint d'une cécité inhabituelle.

*Hors de la boutique, il se retourne : le noir stagne dans la pièce relié à lui par une bande toute aussi sombre. Des deux côtés du bâtiment, la clarté normale règne. Il pousse un cri et s'enfuit. Derrière lui, d'autres exclamations éclatent, mais il n'y prête pas attention. Il ne désire qu'une chose : rentrer. Et toujours dans ses pas, cette ombre qui le poursuit et ne s'efface pas. Un rayon de ténèbres totales.*

Denis se laissa tomber sur le sol. Ses yeux errèrent au loin, à la recherche de luminosité. Le cercle autour de lui s'étendait sur une cinquantaine de mètres. Il s'était encore accru depuis l'arrêt de bus. D'ici peu, inexorablement, il recouvrirait de plus en plus de surface jusqu'à envelopper la terre entière. Et Denis ne pouvait rien y faire.

Il sentit une petite main sur son épaule.

— Tu ne dois pas t'inquiéter. Tu sais, le noir c'est pas si mal. Il suffit de s'habituer... Maintenant, plus personne ne se moquera de moi, ils seront tous aveugles... Comme moi... J'ai réussi.

La dernière chose qu'entendit Denis avant de s'évanouir fut le cri d'horreur de la mère de la fillette.